

Cours Musset 3 : « le monde politique, faire croire à »

I Une société du masque

La société florentine mise en scène dans la pièce est une société du masque, du paraître, des faux-semblants, c'est un véritable *theatrum mundi* (notion baroque) où chacun joue un rôle, où il donne à voir ce qu'il n'est pas.

Utilité du masque et du faux-semblants dans la pièce :

- rappel sur les origines du théâtre : l'importance du masque (le théâtre est né dans l'Antiquité grecque, où, à l'origine, seulement trois acteurs jouent les différents rôles, on a donc besoin des masques pour comprendre la pièce. Les masques servent aussi à comprendre le type de personnage qui est joué, les masques de comédie étant différents des masques de tragédie). Grâce au masque qu'il prend, chaque personnage incarne un rôle social, un type, un « topos » auquel le lecteur-spectateur est habitué et qui lui facilite la compréhension de la pièce : Alexandre est le tyran, la cardinal Cibo, l'homme d'Eglise avide de pouvoir, les Strozzi, la famille républicaine, la Marquise Cibo, la patriotique idéaliste, Tebaldeo, l'artiste, Marie la Mater dolorosa... Lorenzo, lui, est complexe : il change de rôles mais reste toujours dans l'incarnation d'un type à chaque fois : le débauché, le tyrannicide, le héros romantique à l'idéal déchu...

- Mais le masque permet surtout de tromper : il semble que pour réussir à Florence, il faille avancer masquer, cacher sa véritable nature. Les maîtres du masques sont alors, indéniablement, Lorenzo, qui réussit à tuer le duc en faisant croire à tous, qu'il est un débauché (même à sa mère, à l'acte II, scène 4) et un faible (acte I, scène 4 : il s'évanouit à la vue d'une épée) et le Cardinal Cibo qui, derrière son habit respectable d'homme d'Eglise manigance à tout va (il pousse sa belle-soeur à tromper son mari avec Alexandre dans l'espoir de pouvoir contrôler le duc par cette entremise comme on l'apprend dans son monologue de l'acte II, scène 3), il réussit à mettre sur le trône Côme qui sera sa marionnette sur la scène politique...). Expert en manipulation, il voit le mensonge partout (il ne croit pas à la sincérité de l'amour de sa belle-soeur pour son frère à l'acte I, scène 3, il ne croit pas en la faiblesse de Lorenzo s'évanouissant devant une épée à l'acte I scène 4...). Il faut remarquer que ceux qui ne jouent pas un rôle échouent ou disparaissent de la pièce (les bourgeois qui s'opposent ouvertement au duc sont bannis, voir l'acte I, scène 6 où Maffio et d'autres sont bannis et rejoignent Venise) le peintre Tebaldeo ou la marquise Cibo qui ne sait pas dissimuler son idéalisme républicain au Duc) et ceux qui tombent le masque ne sont plus rien (la marquise Cibo en dévoilant à son mari qu'elle le trompe avec Alexandre redevient une simple épouse, Pierre Strozzi qui ne peut plus être gardé son masque de meneur des Républicains quand ces derniers lui préfèrent son père, devient un simple mercenaire du roi François 1er, Lorenzo, dévoilé par son meurtre est contraint à l'exil). C'est le pessimisme de Musset qui est ici éclatant.

- les jeux de rôles et de faux-semblants sont aussi présents symboliquement dans la pièce : la ville de Florence prend plusieurs « masques », elle est une mère aimante et protectrice dans les propos de Tebaldeo (acte II, scène 2), elle est la débauchée parfaite pour Lorenzo (même référence), mais elle sait cacher cette débauche par les belles façades et le luxe des fêtes (acte I, scène 2) ; l'alternance de scènes de jour et de scène de nuit, toutes les actions importantes ont lieu la nuit, cachées, dissimulées par l'obscurité et le Soleil astre du jour détruit les illusions (acte I, scène 2 : le lever du soleil coïncide avec le moment où se croisent deux mondes, les puissants de Florence sortent du monde des illusions en quittant le bal des Nasi, où les bourgeois et étudiants se lèvent pour aller travailler et alors certains réussissent à percer à jour la débauche sous les fastes de la fête ; acte I, scène 5, une dame de la cour déclare, en voyant des étoffes : « Blanc et or, cela fait bien le soir, mais le jour, le moyen d'être propre avec cela » : une lecture métaphorique peut être faite, il faut comprendre que la nuit permet de faire illusion mais le jour révèle les souillures, le mal).

Véritable mise en abyme (procédé topique du *theatrum mundi* baroque), la pièce semble nous

proposer un spectacle dans un spectacle tout au long de son déroulement et semble attirer l'attention du lecteur-spectateur sur le pouvoir du masque et de l'illusion.

- Bernard Masson dans *Musset et son double, lecture de Lorenzaccio* découpe la pièce en trois phases (actes I et II, Lorenzo, « l'homme du rôle », actes III et acte IV, « l'homme du drame » et l'acte V, « l'homme de l'échec ») : selon lui, c'est dans la première phase que Lorenzo joue au mieux les rôles qu'il endosse tour à tour (le débauché à l'acte I, scène 1, où même le lecteur-spectateur est parfaitement dupé ; le pleutre à l'acte I, scène 4 ; le cynique à l'acte II, scène 4 où il donne une explication misogyne de l'épisode de Lucrèce, « Elle s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissé prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourré bien gentiment son petit couteau dans le ventre. », scène 1 de l'acte III fait transition → elle est pur spectacle puisque Lorenzo, en faisant croire qu'il se bat avec son valet, habitue ses voisins à ce genre de tapage pour qu'ils ne s'inquiètent pas du bruit le jour où il tuera le Duc. Mais par cette mise en scène, il passe déjà à l'acte et ancre son projet dans le réel.

- Scènes de mise en abyme : l'Acte I, scène 2, scène de la sortie du bal « plusieurs masques sortent d'une maison illuminée », scène carnavalesque où des représentants du peuple florentin observent et commentent tour à tour ce qu'ils voient tel un Choeur antique. Le lecteur-spectateur se reconnaît dans ces doubles et doit comprendre qu'il a le choix entre deux postures : soit il embrasse le rôle du spectateur naïf, qui, passif, se complaît à observer ce spectacle de couleurs et de lumières comme le marchand d'étoffes ou la femme du bourgeois ; soit il prend part activement au dévoilement du sens en prenant du recul et en démasquant cette société du paraître qui cache la violence et les complots, comme l'y invitent l'exemple de l'Orfèvre et du bourgeois. **Acte III, scène 1**, déjà citée : la présence du valet et la ruse mise au point par Lorenzo fait penser à une scène de comédie topique où le valet sert les intérêts de son maître mais le contenu des paroles de Lorenzo est singulier : Lorenzo joue-t-il un rôle ou sombre-t-il dans une forme de folie, de délire, que révèle l'emphase de ses propos ? L'acte V, scène 8 : on lit dans les didascalies qu'« une tribune » est dressée pour que les florentins assistent au couronnement de Côme. Le cardinal Cibo est sur une « estrade », et, tel un metteur en scène, dicte à Côme ses actes et ses propos. Le discours de ce dernier, qui clôt la pièce, est truffé de clichés et d'hypocrisie : cela confirme l'idée que théâtralité et mise en scène sont les piliers de tout pouvoir. Cette scène fait écho à celle de la scène d'exposition, à l'acte I, scène 2 : le meurtre d'Alexandre n'a rien changé, Florence est toujours un *theatrum mundi*.

II l'illusion de l'engagement politique

Dans la pièce, il y a quatre tentatives d'actions pour faire changer les choses et rétablir une république à Florence mais elles échouent toutes.

→ Lorenzo, idéaliste déchu : il sait que son acte (tuer le duc) ne servira à rien (**acte III, scène 3**) et ne déclenchera aucun soulèvement républicain, mais le commet quand même dans l'espoir de se purifier, se laver de ses décennies de débauche qui lui collent à la peau. Il espère ainsi redevenir le Lorenzo d'antan, l'étudiant amoureux de la science et de la nature (celui dont rêve sa mère à l'acte II, scène 4). Sa place dans la liste des personnages de la pièce est à cet égard, significative : placé entre Alexandre et Côme, il ne sera que le maillon qui fera le lien logique entre ses deux cousins, un tyran en remplaçant un autre. Sa sortie dans Venise à l'acte V, scène 7 alors qu'il fait l'objet d'un mandat d'exécution, est l'acte d'une âme désenchantée, mettant un poids final à son processus d'autodestruction.

→ la Marquise Cibo : idéaliste, elle pense pouvoir influencer la politique du Duc en devenant sa maîtresse. Malheureusement, elle ennue le tyran par ses belles paroles (acte III, scène 6) : trop intellectuelle, pas assez dans l'action, elle échoue. Intelligente (elle comprend les manigances du Cardinal à l'acte II, scène 3 puis à l'acte IV, scène 4 dans laquelle elle lui déclare : « Pour gouverner Florence en gouvernant le duc, vous vous feriez femme tout à l'heure si vous pouviez ! »), elle n'est pas capable de prendre un masque : celui de séductrice ne tient pas longtemps, et trop franche, elle ne sait pas cacher sa pensée (elle critique ouvertement le Pape et l'Église catholique à la scène 3 à l'acte I, elle remet en cause la politique d'Alexandre en lui avouant que Florence l'appelle « sa

peste nouvelle » à l'acte III, scène 6). Courageuse, elle bafoue sa vertu (sa fidélité et son amour pour son mari, prégnant à la scène 3 de l'acte I) par idéalisme, mais, voyant qu'elle a échoué dans son entreprise, elle dévoile tout à son mari démasquant par la même occasion la perfidie et l'ambition du Cardinal (acte IV, scène 4).

→ les Républicains : ils se perdent à chercher une figure de chef, ils hésitent entre Philippe Strozzi, humaniste et inactif, et son fils Pierre, impulsif et violent (voir la scène 5 de l'acte II et ses propos virulent). Les deux hommes sont des républicains convaincus mais ne parviennent pas à fédérer et la situation débouche sur un statu quo : Pierre, trop impulsif se fait emprisonné à la suite de l'agression de Salviati et trop ambitieux, fait le choix de s'allier au roi français, ce qui passe pour une trahison ; Philippe, trop idéaliste, trop vieux, s'engluant dans l'inaction et en est conscient. Quand Lorenzo annonce la mort prochaine d'Alexandre, personne ne le croit (Acte IV, scène 7) et aucun ne réagira ensuite. Le Cardinal Cibo peut alors facilement imposer Côme comme successeur.

→ le peuple de Florence : très présent dans la pièce, il fait penser à l'antique chœur du théâtre grec, commentant l'action de la pièce mais incapable d'agir vraiment (quelques actes à noter tout de même, dérisoires : l'insulte du marchand lancé à un soldat allemand à la scène 2 de l'acte I, le jet de pierres sur les soldats allemands à l'acte III, scène 3). Seuls les étudiants vont tenter de se rebeller à la nomination de Côme à la tête du duché florentin, sans vote, mais leur mouvement va être sévèrement puni (V, 6). Finalement, trop passifs, simples spectateurs et heureux de l'être pour certains (voir l'acte I, scène 2 et la réaction du marchand d'étoffes et de la femme du bourgeois, éblouis par les fastes du bal des Nasi), ils vont laisser Côme accéder facilement au duché. Rucellai en V, scène 1 s'écrie d'ailleurs : « Pauvre peuple ! Quel badaud on fait de toi ! » La dernière scène de la pièce, où les florentins assistent impuissants à la mascarade du couronnement du nouveau duc (la « tribune » mentionnée dans la didascalie fait penser à une scène de théâtre dressée en pleine rue) fait écho à la scène 2 de l'acte I où quelques badauds assistent à la sortie du bal des Nasi : à un spectacle succède, dans une logique tragique de cercle infernal, un autre spectacle, tout aussi désolant que cela puisse être.

Seul le Cardinal Cibo parvient à ses fins et triomphe : il dévoile son plan de manipulation dans son monologue à l'acte II, scène 3, et à l'acte IV scène 4, il cache ses ambitions sous son habit respectable d'homme d'église, il rompt le secret de la confession, utilise sa belle-sœur et la pousse dans les bras d'Alexandre pour mieux le manipuler (Acte II, scène 3), il lui donne même des conseils de séduction très déplacés à l'acte IV scène 4 (« Êtes-vous vierge ? N'y a-t-il plus de vin de Chypre ? N'avez-vous pas au fond de la mémoire quelque joyeuse chanson ? N'avez-vous pas lu l'Arétin ? », l'Arétin étant l'auteur au XVI^{ème} d'un recueil de conversations érotiques entre deux courtisanes et de sonnets licencieux, illustrés de gravures obscènes). Finalement, le Cardinal est l'illustration des théories politiques de Machiavel - il sait séparer morale et politique – et Musset nous le fait comprendre cyniquement.

III l'illusion de la liberté

La conséquence la plus importante de cet échec de l'engagement est l'échec d'un retour à la liberté pourtant possible.

Les républicains et leurs alliés échouent à rétablir la République, donc une forme de liberté politique à Florence, parce qu'ils ne sont pas organisés, qu'ils n'ont pas de chef, qu'ils n'ont pas de plan (Philippe fait remarquer à Pierre à l'acte III, scène 2 : « Mais vous n'avez rien d'arrêté ? Pas de plan ? Pas de mesures prises ? Ô enfants, enfants !) et qu'ils n'arrivent pas à fédérer le peuple autour d'eux. Leur échec est d'ailleurs annoncé par Lorenzo qui affirme à Philippe cyniquement : « Je vais tuer Alexandre ; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple et tout est dit. - Je te gage que ni eux, ni le peuple, ne feront rien ». Contrairement à Philippe, Lorenzo sait que rien ne changera à Florence : les républicains n'ont pas

suffisamment de foi patriotique, et n'agissent pas. Seul Philippe croira jusqu'au bout à la liberté (acte IV, scène 2, il s'écrie : « la liberté est donc sauvée »).

Cet échec s'explique peut-être par le fait que, individuellement, les opposants au régime ducal cherchaient à servir leur intérêt au travers de l'engagement politique, l'idéal de liberté n'ayant jamais primé dans le fond :

- Maffio s'engage au côté des républicains parce que le duc a perverti sa sœur. Comme la plupart des bourgeois florentins, il est resté dans l'inaction tant que sa famille n'a pas été touchée.
- Pierre s'engage pour venger l'insulte faite à sa sœur, puis sa mort et enfin pour assouvir sa soif d'ambition (voir la courte scène 4 de l'acte V)
- Philippe, trop vertueux n'agit pas par peur d'utiliser les mêmes armes de violence que le tyran et quand il veut agir, c'est seulement pour calmer sa douleur de savoir sa fille insultée et ses fils emprisonnés. À la mort de cette dernière, il retombe dans l'inaction et se retire à Venise.
- Même Lorenzo, derrière son tyrannicide cherche en réalité à se débarrasser de son « vêtement » de débauché qui lui colle à la peau : par le meurtre, geste purificateur, il espère se libérer d'une part sombre de sa personnalité, recouvrer une innocence perdue ou simplement fantasmée et redonnée un sens à sa vie (acte III, scène 3 : « ma jeunesse a été pure comme l'or », « Songes-tu que ce meurtre est tout ce qui me reste de ma vertu ? », « veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? »). Cette forme de liberté qu'il espère égoïstement atteindre lui sera aussi refusée : le meurtre d'Alexandre ne changera rien et il ne lui restera plus que le suicide (annoncé tragiquement dans sa réplique de l'acte III, scène 3 : « Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu que je m'empoisonne ou que je saute dans l'Arno ? ») pour se sortir de cette impasse métaphysique.

Seul Palla Rucellai refuse de voter pour Côme au moment où s'organise un simulacre d'élection à l'acte V, scène 1 : les autres votent en sachant qu'ils ne font qu'entériner la volonté du Cardinal par peur du peuple qui est en train de se réunir dans la rue. La scène est particulièrement grotesque : on ment aux courtisans venus rendre visite à Alexandre en excusant son absence par le fait qu'il a passé la nuit à une mascarade alors qu'il est mort, Giomo raconte comment on a caché son corps dans un tapis pour le rapporter au palais, un seigneur propose de nommer son fils duc alors qu'il n'a que 5 ans... Rucellai semble être le seul à être lucide et à aimer profondément la liberté mais son vote blanc ne fait pas d'émule et le pousse même à la retraite.

Musset illustre par cette pièce son pessimisme : il pense en effet que le monde appartient aux hommes sans scrupule et qu'un fossé sépare l'idéalisme politique de sa mise en acte. Les échos entre la pièce et l'époque de sa parution sont flagrants et pleins de sens : en 1830, la révolution des Trois Glorieuses pousse Charles X à abdiquer mais échoue à rétablir la République puisque c'est Louis-Philippe qui est couronné, car les partis royalistes ont pris le dessus et imposé leur volonté.